

Lectures :

1 Corinthiens 15, 51-54.57

Ps 59

Matthieu 10, 28-

Anna, Marion, nous sommes là autour de vous. Nous sommes là en foule compacte, dans cette cathédrale et aux abords. Nous sommes très nombreux et très divers : il y a ceux qui vous ont connues et ceux, dont je fais partie, qui ont découvert votre nom et votre visage dans le journal. Il y a parmi nous ceux qui croient en Dieu et à la vie éternelle et ceux qui n'y croient pas. Mais tous, nous avons voulu être là aujourd'hui, autour de vous, avec vous et avec tous ceux qui vous ont connues et aimées.

Je l'ai dit à vos parents : la maison de Dieu est la maison de tous. Nous croyons en un Dieu qui s'est fait homme, et qui est venu habiter les maisons des hommes. Cette cathédrale qui est sa maison, ne peut pas être un lieu séparé de la vie et de la mort des hommes, parce que Dieu aime cette humanité qu'il a créée et qu'il ne l'abandonnera jamais. Par conséquent tous ceux qui sont ici aujourd'hui, croyants ou non, sont chez eux dans la maison de Dieu.

Je ne sais pas quel sens précis chacun donne aujourd'hui à sa présence, mais je suis sûr que si nous avons besoin d'être ensemble autour de vous, c'est à cause de notre appartenance commune à l'humanité ; c'est parce que nous sommes tous des êtres humains.

L'humanité veut être solidaire, elle veut compatir, elle veut dire à ceux qui souffrent : votre souffrance nous concerne, nous la partageons, nous voulons la porter avec vous. Si nous sommes croyants et si notre prière est une vraie prière, elle a toujours pour but de demander à Dieu que les personnes se rapprochent les unes des autres et qu'elles se rapprochent ensemble de lui. Une prière qui chercherait autre chose, par exemple d'éliminer ceux qui nous dérangent, ne serait qu'une caricature de ce qu'est la prière, et elle n'aurait aucune chance d'être exaucée. « *Aimer Dieu de tout son cœur*, dit un jour quelqu'un à Jésus dans l'Évangile, *et aimer son prochain comme soi-même, cela vaut mieux que toutes les offrandes et tous les sacrifices.* » En entendant son interlocuteur dire cela, Jésus lui fait cette réponse : « tu n'es pas loin du royaume de Dieu. »

On pourrait dire les choses autrement : si l'humanité veut être solidaire (même si elle y arrive très mal), si elle veut être fraternelle (même si notre égoïsme nous rattrape souvent), si elle veut tenir parole (même si nous sommes souvent infidèles à nos promesses), c'est parce qu'elle a une **âme**. Le chrétien que je suis dira : c'est parce qu'en tout être humain il y a un lieu secret où Dieu parle à son cœur. Un grand texte de l'Église catholique le rappelle : « la conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre. [Là, il découvre la] loi qui s'accomplit dans l'amour de Dieu et du prochain. »

C'est notre âme ou notre conscience (appelons-la comme on veut) nous pousse à l'amour de Dieu et du prochain. C'est elle qui nous fait être présents

aujourd'hui, et c'est quelque chose qui *ne peut pas mourir* même si on tue notre corps. Nous venons de l'entendre dans le passage d'évangile qui nous a été lu, et où Jésus lui-même nous dit : « ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent rien faire de plus. » Ne craignez pas... Pourtant, ceux qui tuent le corps nous font peur : dans notre pays, inutile de nous le cacher, nous avons peur. Mais Jésus ne nous dit pas qu'il ne faut pas avoir peur, il nous dit qu'il existe des dangers plus grands que ceux qui menacent notre vie biologique. « *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus. Je vais vous dire qui vous devez craindre : craignez plutôt celui qui, après avoir tué, peut mener à sa perte l'âme aussi bien que le corps.* »

Oui, perdre son âme est bien pire que de perdre son corps. C'est la pire des choses qui peut arriver à un être humain : perdre ce qui fait de lui un être humain. Or, c'est une chose possible. Les machines à tuer qui ont semé l'épouvante l'autre vendredi à Paris avaient perdu ce qui fait d'un homme un être humain. Leur corps était vivant, pour quelques secondes encore, avant qu'eux-mêmes ne le fassent disparaître ; et leur cerveau, leurs mains exécutaient des gestes mécaniques, des gestes appris pour donner la mort. Mais où était leur âme ? Qui la leur avait prise ? Autant de questions dont nous n'avons pas la réponse. Ce que nous constatons, c'est qu'ils ont tué, comme on dit justement, « sans état d'âme ».

Comment certaines personnes peuvent-elles ne plus savoir qu'en donnant la mort elles font le mal ? On peut en trouver des explications psychologiques, mais au fond nous ne le savons pas. Ce qui fait qu'un être humain devient un monstre reste mystérieux pour nous. Mais nous savons que c'est vraiment la pire des choses qui puisse arriver à quelqu'un.

C'est pourquoi, plutôt que de nous demander comment on perd son âme, il vaut mieux nous demander comment on la préserve. Quelqu'un m'a dit : « je suis venu parce que je voudrais qu'Anna et Marion ne soient pas mortes pour rien. » Si nous repartons d'ici tout à l'heure bien décidés à ne pas laisser se perdre notre âme, je pense qu'Anna et Marion ne seront pas mortes pour rien. Si nous en repartons en souhaitant aux bourreaux de retrouver leur âme, elles ne seront pas mortes pour rien. Mais cela ne suffit pas. Si nous pensons qu'il y a en elles quelque chose qui ne peut mourir, alors nous devons nous interroger sur ce « quelque chose », sur ce qu'est au juste l'âme. Autrement, si nous ne savons rien sur elle, nous pouvons la perdre à l'improviste, sans même nous en rendre compte.

Saint Paul nous y aide, dans la première lecture, quand il nous dit : « il faut que ce qui est périssable en nous devienne impérissable ; il faut que ce qui est mortel revête l'immortalité. » [Alors seulement nous réaliserons la parole de l'Écriture : « la mort a été engloutie dans la victoire. »]

Oui, nous devons nous intéresser un peu moins à ce que nous n'emporterons pas avec nous dans la mort, nos biens matériels, notre confort de vie, et un peu plus à ce qui, en nous, est destiné à l'immortalité. En terminant cette homélie, je

songeais à une autre parole de l'Évangile : « *que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?* »

Un signe que nous n'avons pas perdu notre âme, c'est que nous demanderons pardon non seulement pour nous, mais aussi pour ceux qui nous veulent du mal : « aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent », dit Jésus. Un autre signe, c'est que nous chercherons à vivre désormais notre vie personnelle différemment – à chacun de s'interroger sur ce qu'il veut mettre dans ce mot « différemment ». Mais ce qui est sûr, c'est que nous ne pouvons pas rester les mêmes. Alors, sans aucun doute, Anna et Marion, et tous ceux qui sont morts en cette nuit sanglante du 13 novembre, ne seront pas morts pour rien. « Si le Christ n'est pas ressuscité, dit l'apôtre Paul, mangeons et buvons, car demain nous mourrons » – je traduis : profitons de la vie, chacun pour soi, car ensuite il n'y a que le néant. Mais si le Christ est ressuscité, s'il a vaincu la mort, alors nous pouvons remettre entre ses mains notre âme, dans l'attente de la résurrection de notre corps. Voilà notre espérance. Vivons comme des gens qui ont une âme. C'est le meilleur moyen d'aider nos frères, tous nos frères, à ne pas perdre la leur.

† Jean-Pierre Batut, évêque de Blois